

Mots. Les langages du politique

73 (2003)

Les discours de la guerre

Michel Senellart et Jean-Claude Zancarini

Présentation

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Michel Senellart et Jean-Claude Zancarini, « Présentation », *Mots. Les langages du politique* [En ligne], 73 | 2003, mis en ligne le 09 octobre 2008. URL : <http://mots.revues.org/15502>

DOI : en cours d'attribution

Éditeur : ENS Éditions

<http://mots.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur : <http://mots.revues.org/15502>

Ce document est le fac-similé de l'édition papier.

© ENS Éditions

Présentation

La thématique abordée dans cette livraison de Mots est à mettre en liaison avec une réflexion sur les événements du présent que nous avons engagée quelques semaines après les attaques suicides contre les Twin Towers et le Pentagone et le début des opérations militaires contre Al-Qaida et le régime des Talibans. Ces premières réflexions furent développées dans le cadre d'une école thématique du CNRS, organisée à l'ENS-LSH en novembre 2001, et dont un des axes était l'élucidation du rôle de la violence et du conflit dans les sociétés occidentales. Nous avons, dès ce moment, posé les premiers jalons intellectuels nécessaires pour comprendre une situation de guerre brouillée, présentée parfois comme une opération de police mais menée comme une guerre conventionnelle ou bien encore nommée dans les termes présumés archaïques de la « guerre sainte » (jihad contre croisade). Depuis lors, nous avons poursuivi la réflexion au sein d'un séminaire de l'ENS-LSH : « Penser la guerre » (c'est l'intitulé de ce séminaire) reste plus que jamais une nécessité intellectuelle impérieuse de la réflexion politique.

La conscience de cette nécessité repose sur la rupture avec l'idée, alimentée par l'utopie libérale d'un marché pacificateur, selon laquelle la disparition de l'opposition entre les deux blocs indiquait une fin de l'Histoire et de la guerre. Le « nouvel ordre mondial » annoncé il y a une dizaine d'années par un président américain, peu après la chute du mur de Berlin, a accouché de nouvelles formes de tensions et de désordres structurels : l'impossible réduction de la complexité du réel, les illusions du droit international et le renoncement à traiter avec le même engagement les contradictions selon qu'elles concernent des populations riches et « démocratiques » ou des peuples pauvres ont pour effet une impossible pacification du monde. La nouvelle guerre déclenchée par l'administration Bush en Irak a démontré une fois de plus que la guerre demeure l'horizon de la politique mondiale.

Le dossier que nous présentons ici porte sur les discours et les légitimations théoriques que la guerre a fait naître, dans notre présent proche mais aussi dans le passé. En effet, notre approche du présent n'entend pas se priver de l'analyse des pratiques, des discours et des légitimations théoriques

de la guerre et des guerres du passé, à la fois parce qu'il importe de savoir que l'élaboration discursive et théorique portant sur la guerre s'effectue dans un parcours pluriséculaire et peut encore être un enjeu (que l'on pense à l'utilisation contemporaine des concepts de « guerre juste » ou de « guerre sainte »), mais aussi parce que les réflexions contemporaines peuvent rejaillir sur notre façon de lire le passé : on sait par exemple que le concept de révolution militaire a été utilisé pour penser la prédominance de l'Occident à partir du 16^e siècle, pour avancer le concept de « réforme hoplitique » ou encore pour analyser les bouleversements que connurent le bassin oriental de la Méditerranée et le Proche-Orient à la fin de l'âge du bronze. Ainsi, notre démarche, qui ne saurait se contenter de la logique clausewitzienne qui fait la part belle aux seuls États et au lien de dépendance entre guerre et politique et qui fut dominante jusqu'à Raymond Aron, ne tordra pas le bâton dans l'autre sens en considérant ce type d'analyse comme obsolète, mais tentera plutôt de la composer et de la nuancer à la lumière des bouleversements historiques et de leurs effets sur l'élaboration théorique et le discours de la guerre.

Ainsi, du point de vue occidental, et notamment américain, les guerres d'après la chute du mur de Berlin et, plus encore, celles d'après le 11 septembre 2001, se déroulent selon des critères tout à fait neufs, relatifs à ce qu'on pourrait appeler les trois seuils décisionnels : seuil d'inhumanité, seuil de dangerosité et seuil d'invincibilité. Le premier correspond à l'accusation de « génocide » (Kosovo) ou de « cruelle tyrannie possédant des armes de destruction massive » (Irak) justifiant, au moins formellement, l'entrée en guerre pour des raisons que certains penseurs qualifient d'humanitaires¹. Le second a été mis en évidence, après le 11 septembre, par l'offensive lancée contre l'organisation Al-Qaïda, brouillant les frontières entre guerre et action de police, en vertu d'une logique de criminalisation de l'ennemi bien antérieure à cet événement. Le troisième, enfin, se rapporte à la théorie de la Revolution in Military Affairs (RMA), apparue outre-Atlantique il y a une quinzaine d'années, selon laquelle la supériorité technologique donnerait à son détenteur un avantage décisif sur l'adversaire, condamné à encaisser les coups sans les rendre. Contrairement à la thèse des théoriciens de la dissuasion, le risque, d'après ce principe, ne serait plus supérieur à l'enjeu : de là l'objectif « zéro mort » qui demeure présent de fait – une centaine de morts

1. À l'heure où nous écrivons, lesdites armes n'ont toujours pas été trouvées et le secrétaire américain à la défense, Donald Rumsfeld, en est réduit à avancer l'hypothèse suivante : « Il est possible que le régime de Saddam Hussein ait décidé de les détruire avant le début des hostilités » (*Le Monde*, 30 mai 2003).

parmi les soldats anglais et américains lors de la guerre en Irak – malgré les déclarations moins optimistes de l'administration Bush avant le déclenchement des opérations en Irak ; mais il fallait bien intégrer dans les prévisions les risques qu'aurait fait courir aux troupes coalisées un usage réel des armes de destruction massive dont la recherche justifiait l'intervention. De là également, la dissymétrie colossale entre les moyens mis en œuvre de part et d'autre, le choix de n'intervenir qu'à la condition d'éliminer toute incertitude.

Nous avons donc choisi de consacrer ce numéro de Mots aux « Discours de la guerre ». Ce titre appelle une explication. Par « discours de la guerre », en effet, nous n'entendons pas seulement les discours juridique, moral ou stratégique sur les raisons de faire la guerre, la manière de la conduire et les moyens de la gagner. Le débat sur la guerre, trop souvent, se trouve réduit au conflit entre deux points de vue, « réaliste » et « humaniste », le premier invoquant les dures lois de la nécessité, le second, à l'inverse, s'efforçant de soumettre la force au droit. Ces deux tendances, sans doute, s'affrontent depuis des temps très anciens, et peut-être leur antagonisme est-il constitutif de l'histoire occidentale. De l'émergence de l'idée de guerre juste chez Cicéron aux premières codifications d'un droit international humanitaire, à la fin du 19^e siècle, et aux modulations actuelles du wilsonisme, c'est le même conflit, avec ses ambiguïtés et ses effets de leurre, qui semble indéfiniment se reproduire. Tout se passe, dès lors, comme si chaque époque ne faisait que le rejouer, à travers les mots et les schémas de pensée qui lui sont propres. Telle n'est pas notre approche. Nous considérons, en effet, qu'il importe à la fois de restituer à la guerre toute sa dimension historique, afin d'en penser les mutations, passées et présentes, et d'interroger les catégories à travers lesquelles elle s'offre à l'analyse, afin de mettre en question l'unité du phénomène « guerre ». Les « discours de la guerre », ainsi, ne sont pas tant les discours qui se tiennent sur la guerre, que les formes sous lesquelles, vécue, redoutée ou fantasmée, elle nourrit les représentations et fonctionne, par là, comme foyer d'élaborations discursives.

Déroulant un fil chronologique, de l'Antiquité romaine à l'actualité la plus récente, en passant par l'islam médiéval, notre dossier n'entend donc pas présenter un tableau historique des conceptions de la guerre, mais plutôt offrir un exemple des types de discours que « travaille » la guerre et qui, à leur tour, l'orientent et la façonnent : discours des philosophes et penseurs politiques, tout d'abord, avec l'analyse du problème de la guerre civile chez Cicéron (N. Grangé), des rapports qu'entretient la guerre avec la raison d'État selon Ammirato (M. Senellart) et de l'idée de guerre totale chez Carl Schmitt (E. Tuchscherer) ; discours juridico-religieux, avec la doctrine isla-

mique du Jihad (M. Abbès) ; discours des sciences sociales avec la critique que fait Gabriel Tarde du « militarisme scientifique » de son temps (G. Autin) et la sémiologie des cartes géographiques (E. Bonerandi et M. Houssay) ; discours de la pensée stratégique contemporaine, autour du concept de « révolution dans les affaires militaires » (L. Henninger) ; discours humanitaire, à partir du témoignage des récipiendaires de l'action humanitaire en Bosnie-Herzégovine (I. Delpla) ; discours récents des acteurs politiques occidentaux, enfin avec l'usage par le président Bush de l'expression « axe du mal contre axe du bien » pour décrire le champ de forces politico-militaires en présence (J.-C. Zancarini). À travers ces multiples discours, c'est la difficulté de penser « la » guerre qui ressort avec évidence, et s'impose dès lors comme la tâche la plus urgente.

Michel Senellart, Jean-Claude Zancarini